

**Le doux aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Ecriture, esthétique, politique, spiritualité, colloque des 28 et 29 mars 2003, actes réunis par Marie-Hélène Prat et Pierre Servet, Université Jean-Moulin-Lyon 3, 2003, Cahiers du GADGES, n° 1. Un vol.**

Partant du constat que “ de la Renaissance à l'Âge classique, aucun traité de rhétorique n'est consacré au doux ni à la douceur ”, alors que ces notions sont “ omniprésentes dans le champ de la création littéraire et artistique ” (p. 3), le colloque dont les actes sont ici réunis avait pour ambition de cerner leur statut. Il s'ouvre et se clôt avec deux utiles synthèses sur la définition du doux dans les traités de rhétorique. Mireille Huchon, qui étudie les avatars des catégories antiques de *lenitas* et de *suavitas* dans les rhétoriques et poétiques françaises au XVI<sup>e</sup> siècle, souligne que la douceur constitue un élément important dans la définition que l'on élabore alors des caractéristiques propres de la langue française. Il en va de même au siècle suivant, comme le montre Delphine Denis dans une analyse détaillée des occurrences de la notion dans les textes critiques, des années 1640, qui voient s'imposer la définition d'un bel usage qui est indissociablement linguistique et sociopolitique, jusqu'à la Querelle des Anciens et des Modernes. Objet de constantes redéfinitions, de l'Antiquité au XVI<sup>e</sup> siècle, du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, et de surcroît enjeu polémique, la notion se prête, comme le souligne D. Denis, “ à des définitions bien peu consensuelles ” (p. 254).

Organisé selon l'ordre chronologique, l'ouvrage propose une première série d'études sur le XVI<sup>e</sup> siècle. Jean Lecointe souligne comment, chez Jean Lemaire de Belges et Symphorien Champier, la douceur se rattache aux théories platoniciennes de l'harmonie cosmique ; il fait aussi ressortir les ambiguïtés d'une notion qui apparaît liée à la culture italienne, dont la France dans les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle éprouve la séduction tout en cherchant à définir et à préserver son identité propre. On retrouve cette tension entre modèles antiques, modèles italiens et la “ défense et illustration de la langue française ” dans les deux articles suivants, qui portent sur la poésie. Luigia Zilli observe comment Du Bellay élabore sa propre définition de la douceur en s'opposant à Mellin de Saint-Gelais, consacré par Sébillet en 1548 comme “ poète par excellence de la douceur ” (p. 43). André Gendre scrute, dans un article aussi dense que circonstancié, “ l'essence qualitative du doux ” chez Ronsard, Du Bellay et Baïf : au-delà d'une série d'appréciations positives de la douceur dans la sensation amoureuse, dans le domaine politique et dans le style, la réaction antipétrarquiste au milieu des années 1550 a conduit Ronsard et Du Bellay à valoriser le style doux, non sans que demeurent des ambiguïtés et des flottements dans leur pratique. C'est encore l'ambiguïté des valorisations attachées à la douceur qui ressort dans l'article de Pierre Servet sur Montaigne, qui étudie ses occurrences dans le domaine moral aussi bien qu'en matière stylistique. Si Agrippa d'Aubigné a constamment affirmé son hostilité à la douceur, sur le double plan moral et poétique, de *L'Hecatombe* à *Diane aux Tragiques* et à *l'Histoire universelle*, Marie-Hélène Prat décèle toutefois sa présence sous la forme d'un idéal spirituel.

Jean-Pierre Landry, qui avoue ce qu'il y a de paradoxal à “ associer Pascal et le doux ” (p. 118), et qui rappelle la méfiance qu'éprouve celui-ci envers une notion attachée à la sensualité qui gouverne l'homme déchu, s'attache à montrer comment la douceur, qui est l'un des fondements de la stratégie rhétorique déployée dans les *Pensées*, recouvre une dimension positive dans la conception augustinienne des voies d'action de la grâce. Plus attendue est la présence de La Fontaine : Marine Ricord s'intéresse au statut de la douceur dans les *Amours de Psyché et de Cupidon*, et Sabine Gruffat à “ l'art de l'euphémisation ” auquel recourt le poète-moraliste pour faire recevoir la leçon des *Fables*. La présence de Fénelon ne surprend pas non plus : Olivier Leplatre conduit une lecture des *Aventures de Télémaque* où “ le doux est ensemble une anthropologie, une politique, une poétique et une théologie ” (p. 197). Carine Barbaferi analyse l'influence de la pensée galante sur la tragédie classique, et la

contrainte qu'elle fait peser sur le héros : s'il se doit de présenter une " douceur comprise comme une honnêteté galante " (p. 161), sous peine de s'exposer au reproche de fanfaronnade, de rustrerie voire d'impudicité, il doit aussi se garder de l'accusation inverse de manquer à l'*ethos* tragique et de ressembler à un personnage de roman. Pierre Giuliani s'intéresse à la " poétique de l'innocence et de la douceur " (p. 182) que Racine a mise en œuvre dans *Esther*, avec la double contrainte de plaire à Madame de Maintenon sans flatter l'inclination des spectateurs à la concupiscence. Éric Méchoulan quant à lui se penche sur la douceur en politique, en un siècle marqué et par les guerres civiles, et par la légitimation théorique du pouvoir absolu : il montre comment la douceur continue à constituer un élément essentiel dans l'image idéale du roi, qui s'il doit se faire craindre doit aussi savoir se faire aimer ; mais il montre également, à travers l'exemple des *Mémoires* de Retz, le caractère ambivalent de la douceur dans l'action politique.

C'est là un constat effectué par plusieurs des auteurs, dans le domaine rhétorique comme en morale et en politique, et pour les deux siècles considérés : susceptible d'appréciations antithétiques, la douceur est aussi, au plan rhétorique, tributaire de modèles différents. Deux temps forts ressortent de l'ensemble des contributions, la vogue du style " doux-coulant " dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et la promotion de la douceur comme idéal aussi bien stylistique que social par le courant galant au XVII<sup>e</sup> siècle. On est surpris en revanche par l'absence de François de Sales, dont l'œuvre a pourtant joué un rôle majeur dans l'histoire de la notion de douceur à l'âge classique.

Béatrice GUION